

ROLAND

Paris, 2011

Dans la file d'attente du comptoir Air France, il prenait son mal en patience en regardant ce qui se passait autour de lui. Son œil avide d'images insolites, harmonieuses, surprenantes, banales ne cessait de scanner le hall de l'aérogare sans même qu'il en soit totalement conscient. C'était comme une seconde nature chez lui, capturer des instants de vie pour nourrir sa conception du monde. Il aimait les gens, les choses et les animaux d'un amour déraisonnable et excessif. Il voulait voir et connaître leur vraie nature, il voulait s'approprier leur essence, puis, aussi vite, une autre scène, un autre objet requérait son attention, et il allait ainsi, de cliché en cliché, comme un enfant émerveillé qui arpente pour la première fois la plage et découvre à chaque pas un nouveau trésor. Cette faculté d'être constamment sous le charme du monde qui l'entourait lui conférait un air candide et avenant auquel les gens n'étaient pas insensibles.

Roland était photographe. Raisonnablement grand, raisonnablement bien bâti, les cheveux raisonnablement courts et bruns, il n'avait rien de particulièrement remar-

quable, n'était ce regard pétillant, indulgent et vif qu'il posait sur tout et sur tous.

L'hôtesse prit son billet et étira ses lèvres en un sourire professionnel et mécanique qui découvrit des dents d'une blancheur éclatante, mais une des incisives, remarqua Roland, était légèrement ébréchée. Souvenir d'une rencontre avec une coquille de noisette récalcitrante supputa-t-il. Du reste, cette petite imperfection donnait...

— Des bagages de cabine ?

La voix de l'hôtesse interrompit tout net l'examen dentaire en cours.

Il montra la sacoche de son Leïca, qui ne le quittait jamais.

— C'est tout ce que je garde avec moi.

— Voici, monsieur, embarquement hall 3, porte 2. Je vous souhaite un agréable voyage.

Il prit la carte d'embarquement qu'elle lui tendait et la gratifia de ce sourire éblouissant et chaleureux qui était, il le savait, son meilleur atout auprès des femmes. Il pétillait d'un charme auquel même Miss Air France ne pouvait résister et elle le suivit des yeux lorsqu'il s'éloigna, souple et nonchalant, l'œil aux aguets.

Son vol pour Bordeaux était prévu à 16 h 40 : il avait largement le temps de s'offrir un café.

Confortablement installé dans un fauteuil du bar italien qu'il avait choisi pour son atmosphère calme et feutrée, Roland buvait son café à petites gorgées, savourant en connaisseur la légère amertume et le goût intense de son espresso. Bientôt sa vie allait reprendre ; bientôt il n'aurait plus le temps de se poser des questions inutiles et de se lancer des défis insensés ; bientôt il oublierait cette folie qui s'était emparée de lui depuis quelques jours, il renouerait avec ses habitudes, ses reportages, ses rencontres brèves,

intenses, avec des hommes, des femmes hors du commun. Bientôt aussi, songea-t-il avec un rire intérieur, il lui faudrait se colleter avec mamie Yvonne et lui faire admettre la nécessité d'un nouveau départ ! Bah ! C'était devenu un jeu entre eux. La vieille dame s'offusquait, prenait des poses outragées, tandis qu'il déambulait de long en large devant elle, gesticulant, expliquant son point de vue, jusqu'à ce qu'il se jette à genoux devant elle, l'entourant de ses bras, lui jurant que bien sûr il ne risquait rien, bien sûr, il allait revenir cette fois encore.

— Mamie, mamie, tu le sais bien que c'est ma vie, la photo, tu le sais bien que je ne peux pas être moi-même si je ne capture pas l'image des autres ? Dis, mamie, que tu le sais !

Alors, invariablement, elle passait tendrement sa main dans ses cheveux, tout en murmurant :

— Oui, bien sûr, mon grand, je sais, c'est comme ça, suis ta route.

Il ne voyait pas les fines paupières fripées s'abaisser sur un regard plein de crainte et de tourment : il n'entendait que le sourire dans sa voix, qui lui donnait la permission de l'abandonner à sa terreur de ne pas le voir revenir.

Plus que trois jours, et ce serait la délivrance ! Il soupira. De soulagement, de nostalgie anticipée ? Il n'aurait su dire. Il n'était vraiment plus lui-même depuis quelque temps.

*

— Mais c'est pas vrai, merde, encore en travaux !

Il semblait à Roland que Bordeaux était un chantier perpétuel. Entre la rénovation des quais et les aménagements du tramway, il était impossible de circuler normalement dans cette ville, à quelque époque ou à quelque heure que ce fût ! Se faufilant avec adresse d'une voie à l'autre,

au volant de sa petite voiture de location, il réussit à éviter les axes principaux congestionnés et emprunta un dédale de petites rues secondaires peu fréquentées, qui le mena bientôt au pied du bel immeuble cossu où vivait sa grand-mère. Levant les yeux sur la façade de pierres récemment rénovée, il se prit à regretter la couleur grisâtre qu'arbo-raient les murs durant son enfance. Ce beige soyeux, lumineux, pour esthétique qu'il fût, n'en était pas moins un intrus dans les souvenirs de Roland. Il se revoyait, gamin, rentrant de l'école par le cours Aristide-Briand, toujours solitaire, toujours en quête d'un spectacle insolite, un moineau se toilettant dans une flaque d'eau, un morceau de verre brisé renvoyant la lumière, un nuage en forme de cœur... Roland ne s'ennuyait jamais, il y avait tant et tant de choses à découvrir dans la ville !

Il pressa le bouton de l'interphone :

— Coucou madame Darzac, c'est votre petit-fils !

Un cri de joie lui répondit tandis que la porte se débloquent. Dédaignant l'ascenseur, il monta quatre à quatre les deux étages et arriva sur le palier où mamie Yvonne l'attendait, les bras tendus et le sourire aux lèvres. Serrant contre lui la petite dame frêle, emmitouffée dans son châle noir et dont les longs cheveux blancs étaient ramenés en chignon sur la nuque, Roland se sentit une fois de plus infiniment heureux et reconnaissant. Il respirait sa grand-mère, à petits coups de nez gourmands, son odeur de poudre Guerlain et d'eau de toilette à la rose, il frottait son menton râpeux sur la si douce, si fine peau du cou, puis se reculait, la tenant à bout de bras, et embrassait d'un regard le spectacle si réjouissant de mamie Yvonne, égale à elle-même, tout de noir vêtue, ses beaux yeux bleus pleins d'amour et de tendresse posés sur lui...

— Mon petit, viens, entre, il y a des courants d'air sur ce palier, tu vas m'attraper du mal.

Inquiète, elle le pressait à l'intérieur, refermait soigneusement la porte, sans oublier la chaîne de sûreté que Roland avait tenu à lui faire installer. Quoique, pensait Roland, il n'était pas encore né, celui qui pourrait faire prendre à Yvonne Darzac des vessies pour des lanternes et profiter de son grand âge pour l'escroquer. Car malgré ses quatre-vingt-douze ans, Yvonne gardait toute sa tête. Partie du principe que la mémoire et les compétences intellectuelles de base s'entretiennent comme un muscle, Yvonne s'adonnait aux mots croisés, faisait partie d'un comité de lecture et s'astreignait à poursuivre l'étude du portugais qu'elle avait entamée voici trente ans, à l'heure de sa retraite, ne négligeant pas pour autant de faire une petite promenade à pied dans le quartier dès que le temps le permettait, et quelques mouvements d'assouplissement tous les matins au réveil !

Une sacrée petite bonne femme, se disait-il, la détaillant avec affection. Et qui, pourtant, avait connu bien des épreuves. Née en 1919, dans le Médoc, fille d'un grand propriétaire viticole, Yvonne s'était « mésalliée » et avait épousé, par amour, le beau Pierre Darzac, gratte-papier sans le sou et surtout sans vignoble ! Crime impardonnable pour son père, qui ne lui donna son consentement que lorsqu'il la sut enceinte, et après l'avoir chassée de chez lui. En 1937, à l'âge de dix-huit ans, Yvonne accoucha d'une merveilleuse petite poupée qui la consola sans peine de tous ces maux. Elle la nomma Madeleine et entreprit de l'élever dans le respect des valeurs qu'elle avait faites siennes depuis qu'elle vivait avec Pierre : l'honnêteté, le travail, le respect dû à tout être vivant et surtout, surtout, aucune notion de caste. Fait assez rare pour l'époque, la petite Madeleine grandit, persuadée que sa maman était l'égale de son papa et qu'un bel avenir l'attendait, toute fille qu'elle fût, pourvu qu'elle s'en donnât la peine. Hélas, Pierre Darzac, mobilisé dès

septembre 1939, ne revint jamais de la bataille d'Amiens, où il trouva la mort le 7 juin 1940. Yvonne ne se laissa point aller au désespoir : retroussant ses manches, elle réussit à son tour à se faire employer au service des postes où avait travaillé son mari. Refusant tout apitoiement sur elle-même, elle parvint à offrir à Madeleine une enfance pleine d'espoir, de gaieté et de générosité. Le peu qu'elles avaient, elles le partageaient bien volontiers autour d'elles, et les amis ne manquaient pas ! Pas une fois, cependant, Yvonne n'eut la tentation de renouer avec ses parents et la petite Madeleine ne sut jamais qu'elle était la petite-fille d'un des plus grands viticulteurs du Médoc !

Pendant qu'Yvonne s'affairait dans la cuisine, Roland s'approcha du cadre d'argent qui trônait sur la télévision. Un homme et une femme, jeunes et souriants, le regardaient avec bienveillance. Penché sur les visages figés depuis trente-cinq ans dans cet éternel sourire, Roland essayait de se rappeler une image, un souvenir, une sensation... En vain. Morts dans un accident de voiture en 1976, alors qu'il n'avait même pas un an, ses parents lui avaient à jamais laissé d'eux ces visages figés, ces postures raides, ces sourires contraints que l'on arbore devant l'objectif.

Yvonne avait cinquante-sept ans lorsque sa fille unique et son mari disparurent dans un grand froissement de tôles sur la meurtrière et redoutablement mal famée Nationale 10. Ils revenaient de Bayonne où ils s'étaient offert une petite escapade en amoureux. Avec la force d'âme qui la caractérisait, Yvonne ne se permit pas de sombrer. Quittant son petit appartement, elle s'installa chez sa fille et son gendre et entreprit d'élever Roland, sans occulter le souvenir de ses parents, mais sans le faire vivre non plus dans un mausolée.

Elle revenait dans le salon, à petits pas feutrés. Feignait de ne pas le voir penché sur ses parents.

— Mon grand, veux-tu m'aider pour le café ?

Roland rapporta le plateau dans le salon et retrouva tout naturellement sa place dans le confortable canapé de cuir fauve face à la photo de ses parents.

— Dis-moi mamie, il y a une question que j'ai toujours voulu te poser. Pourquoi suis-je arrivé si tard dans la vie de mes parents ? Parce que tout de même, si on fait le compte, maman avait trente-neuf ans et papa, quarante-neuf, quand je suis né ! Je sais bien que de nos jours, c'est monnaie courante pour une femme d'avoir un enfant à quarante ans, mais à l'époque, c'était plus rare, non ?

— Tes parents se sont mariés en 1961. Ils étaient tellement amoureux ! C'était une époque bénie tu sais. Ils avaient chacun un travail qu'ils aimaient, ta maman était fleuriste, elle adorait les fleurs, d'ailleurs, je me souviens que « fleur » est le premier mot qu'elle avait prononcé distinctement ; ton papa, Charles, était un passionné de voitures ; il avait un garage où il réparait parfois des véhicules de collection autour desquels il tournait, fasciné, émerveillé comme un gosse ! Oui, ils étaient heureux ! Pas de chômage, pas de sida, pas de crise ! La douceur de vivre du Sud-Ouest et l'amour en prime !

— Justement, puisqu'il n'y avait pas de difficulté, pourquoi ont-ils attendu quatorze ans pour m'avoir ?

— Dans les premiers temps, ils ont voulu profiter de la vie. Tu sais, le souvenir de la guerre était encore tout frais dans les esprits. Les gens voulaient s'amuser, déguster leur liberté. Je crois qu'au , tout simplement, ils n'étaient pas prêts. Ensuite... eh bien, ensuite, on a découvert que ta maman souffrait d'endométriose, ce qui rendait une grossesse fort improbable. Oh ! Elle a tout essayé, la pauvre : les traitements, les guérisseurs, et même Lourdes ! Elle ne s'est jamais avouée vaincue. Et elle a eu raison, puisqu'un beau

jour de juin 1975, alors qu'elle avait trente-huit ans, elle m'a annoncé qu'elle était enceinte de toi !

Ils étaient si heureux tous les deux, si heureux !

— Et le 31 janvier suivant, qui a montré le bout de son vilain nez ? Roland, le soleil de tes vieux jours !

Il lui souriait, ému par cette évocation d'un passé qui ne lui appartenait pas vraiment. Tout cela lui rappelait finalement les histoires de princes et de dragons qu'Yvonne lui racontait autrefois le soir pour l'endormir. C'était à la fois douloureusement proche, intime, tout prêt à se transformer en plaie béante ; et miséricordieusement lointain et étranger à tout ce qu'il vivait et ressentait.

— Oui, mon petit. Ce jour-là, je n'ai eu qu'à poser les yeux sur toi pour savoir que tu allais illuminer toute ma vie ! Mon garçon, mon Roland.

Elle le regardait, bénigne, rassurante, débordante d'amour et de compréhension. Une fois de plus, il mesura la chance qu'il avait eue, dans son malheur, d'être recueilli par cette femme exceptionnelle.

Puis il se leva, et, déambulant devant elle, commença à lui parler de son prochain voyage. Elle leva les bras au ciel, poussant une sorte de hululement. Dissimulant un sourire, qui aurait été prématuré à ce stade de la négociation, il poursuivit sa démonstration, moulinant des bras, tandis qu'elle cachait ses yeux sous sa main, en reniflant avec mépris. Allons ! La partie n'était pas gagnée d'avance ! Mamie Yvonne tenait encore une sacrée forme !